

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)**90. Lisieux, Mardi 17 juillet 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven**

90. Lisieux, Mardi 17 juillet 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Empire \(France\)](#), [Mandat local](#), [Politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (28 Juin- 29 Juillet)

Ce document est une réponse à :

[94. Paris, Mardi 17 juillet 1838, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1838-07-17

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe serai rue de la Charte le 31 juillet entre midi et une heure, c'est-à-dire dans quatorze jours.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°133/170

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 308, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/171-174

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°90. Lisieux, mardi 17 11 h. du soir.

Je serai rue de la Charte le 31 Juillet entre midi et une heure, c'est-à-dire dans quatorze jours. Je passerai à Paris la première quinzaine d'août. C'est la belle institution du jury qui me vaut cela. Je viens de recevoir ma convocation officielle. On me plaint beaucoup ; mais on me prêche la vertu ; on me dit qu'il n'y a pas moyen de s'en dispenser, qu'il faut remplir ses devoirs de citoyen. Je réponds vertueusement. Avec vous, je ne dis rien, je n'ajoute rien. Le fait sans phrase. Je n'en sais point qui exprime mon plaisir. Ceci vous consolera, je l'espère, de mes quelques lignes de ce matin. Je n'ai pas la moindre envie de vous parler d'autre chose. Je viens de voir tout ce qu'on peut voir de monde à Lisieux, des bosquets illuminés, des allées sombres, des allées claires. Pendant qu'on se promenait, j'ai joué au trictrac dans un petit pavillon. C'est mon boulevard contre la conversation qui me poursuit ici sans relâche. Chacun veut avoir la sienne. J'en vais chercher autant demain à cinq lieues d'ici à Pont-Lévêque. Puis, je rentrerai chez moi jusqu'au 30 Juillet. Quinze jours ce n'est pas une éternité de huit mois ; mais, c'est quelque chose Nous le dirons ensemble cet adieu que vous me rendez aujourd'hui. En l'attendant, je vais me coucher. Je n'ai vraiment pas le cœur à une conversation quelconque, même avec vous. J'ai un grand déjeuner demain, avant de partir pour aller dîner. Je serai assiégé dès le matin. Je trouverai pourtant bien moyen de vous dire un autre adieu.

Mercredi 6 h. 1/2

J'ai bien dormi, en me réveillant très souvent ; mais des réveils si doux ? J'espère que vous aurez de meilleures nouvelles de votre Grand Duc. Je lui porte intérêt. Vous n'avez pas d'idée de l'effet singulier qu'ont produit sur moi vos paroles J'espère que mes enfants seront heureux sous son règne. Vous avez parfaitement raison. Mais il ne m'est jamais tombé dans l'esprit que le bonheur de mes enfants dépendit du caractère du souverain. Nous faisons un peu plus notre bonheur nous-mêmes. Nous n'y réussissons pas toujours. Mais enfin, quand nous n'y réussissons pas, c'est notre faute. C'était là ce qui m'irritait sous l'Empereur Napoléon. Je sentais mon sort et celui des miens tout-à-fait dépendant de la volonté, bonne ou mauvaise, sage ou folle, d'un autre homme. Je n'ai jamais pu m'y accoutumer. Léopold ira vous voir quand vous l'aurez reconnu. Il ne veut pas s'exposer à ce que vous ne l'appeliez pas par son nom. Je vous quitte. Je vais faire ma toilette. Il faut que je sois prêt quand on m'arrivera. Tout le monde ici se lève de bonne heure. Adieu. Quel joli adieu ! Il n'a pas encore vécu près de la rose, mais il en pressent le

parfum. Vous lasserez vous de la comparaison ? G.

8 heures Voilà le N°94. On m'interrompt aussi pendant que je le lis. Mais ce n'est pas le même interrupteur. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 90. Lisieux, Mardi 17 juillet 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1838-07-17.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 21/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1660>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 17 juillet 1838

Heure 11 h du soir

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Lisieux (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

no 90

Lilleux Mardi 17

11 h. du soir.

308

L10

Je serai sur de la Charte le 31
Juillet entre midi et une heure, c'est-à-dire dans quatorze
jours. Je passerai à Paris la première quinzaine d'août. C'est
la belle institution du jury qui me vaut cela. Je viens de
recevoir ma convocation officielle. On me plaint beaucoup;
mais on me félicite la vertu; on me dit qu'il n'y a pas
moyen de s'en dispenser, qu'il faut remplir ses devoirs de
citoyen. Je réponds vertueusement. Avec vous, je ne dis rien,
je n'ajoute rien. Le fait sans phrase. Je n'en sais point
qui exprime mon plaisir. Ici vous consentez, je l'espère,
de me quelques lignes de ce matin.

Je n'ai pas la moindre envie de vous parler d'autre
chose. Je viens de voir tout ce qu'on peut voir de monde
à Lilleux, de bourgeois illuminés, de petits, de grands, de
autres claires. Pendant qu'on se promenoit, j'ai joué au
trichet dans un petit pavillon. C'est mon boulevard
contre la conversation qui me poursuit ici sans relâche.
Chacun veut avoir la bonne. J'en vain cherche ailleurs
demain à cinq lieux, ici, à Pont-levoyes. Puis, je
retrouverai chez moi jusqu'au 30 Juillet. Quinze jours, ce
n'est pas une éternité de huit mois; mais c'est quelque chose.

Don. le dirons ensemble car adieu que vous me rendez aujourd'hui.

En l'attendant, je suis me couche. Je n'ai vraiment pu le faire à une conversation quelconque, même avec vous. J'ai un grand déjeuner demain, avant de partir pour aller dîner. Je dois aller dès le matin. Je trouverai pourtant bien moyen de vous dire un autre adieu.

Monsieur G. H. Y.

J'ai bien dormi, et me réveillant très souvent; mais des rêves si doux!

J'espère que vous aurez de meilleures nouvelles de votre Grand Duc. Je lui porte intérêt. Vous n'avez pas idée de l'effet singulier qu'ont produit sur moi vos paroles. J'espère que mes enfants seront heureux sous son règne. Vous avez parfaitement raison. Mais il ne m'est jamais tombé dans l'esprit que le bonheur de mes enfants dépendit du caractère du souverain. Vous faites un peu plus notre bonheur nous mêmes. Nous n'y réussissons pas toujours. Mais enfin, quand nous n'y réussissons pas, c'est notre faute. C'était là ce qui méritait sous l'Empire Napoléon. Je sentais bien que ce celui de moi, tout à fait indépendant de la volonté, de bonne ou mauvaise, sage ou folle, d'un autre homme. Je n'ai jamais pu m'y accoutumer.

Léopold ira vous voir quand vous l'aurez reconnu. Il ne veut pas s'exposer à ce que vous ne l'appeliez pas par son nom.

De vous quitter. Je vais faire ma toilette. Il faut que je
sois prêt quand on m'arrivera. Tout le monde ici se lève
de bonne heure. Adieu. Quel joli adieu! Il n'a pas encore
reçu rien de la rose, mais il en pressent le parfum. Vous
l'avez vous de la complicité?

Shura

Voilà le n° 74. On m'interrompt aussi pendant que j. le lis. Mais
le suit pas, le même interrupteur. Adieu.